

Deux innocents chez les intellos

Richard Martineau, *Pour en finir avec les ennemis de la télévision*, Montréal, Boréal, 1993, 175 p., 17,95\$.

Mario Roy, *Pour en finir avec l'antiaméricanisme*, Montréal, Boréal, 1993, 215 p., 18,95\$.

Francine Bordeleau

Numéro 73, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38102ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

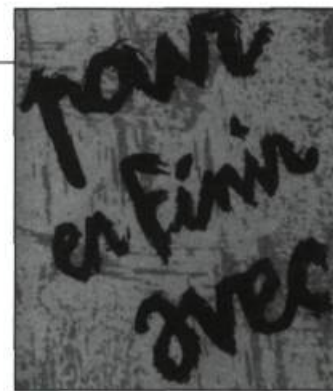
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1994). Compte rendu de [Deux innocents chez les intellos / Richard Martineau, *Pour en finir avec les ennemis de la télévision*, Montréal, Boréal, 1993, 175 p., 17,95\$. / Mario Roy, *Pour en finir avec l'antiaméricanisme*, Montréal, Boréal, 1993, 215 p., 18,95\$.] *Lettres québécoises*, (73), 49–50.

Richard Martineau, *Pour en finir avec les ennemis de la télévision*, Montréal, Boréal, 1993, 175 p., 17,95 \$.
Mario Roy, *Pour en finir avec l'antiaméricanisme*, Montréal, Boréal, 1993, 215 p., 18,95 \$.



Deux innocents chez les intellos

Pamphlétaires de choc, Richard Martineau et Mario Roy mettent à mal «le complexe intello-universitaire». On peut leur reprocher de manquer de rigueur et d'être de mauvaise foi; on ne leur pardonnera pas d'asséner quelques vérités bien senties.

ESSAI
Francine Bordeleau

LA COLLECTION «POUR EN FINIR AVEC» — en tous points calquée sur «Les Iconoclastes», de l'éditeur français Les Belles Lettres —, que dirige Richard Martineau, rédacteur en chef du journal *Voir*, mourra-t-elle faute de combattants ? Ses deux derniers-nés, qui montent ainsi à quatre le nombre de pamphlets publiés, ont en tout cas si bien joué leur rôle — susciter le débat — qu'ils inspireront peut-être des vocations.

Sur les pamphlets des journalistes Richard Martineau et Mario Roy, on a tout lu et entendu : certains ont décrété que les deux «Pour en finir avec» étaient d'inqualifiables «torchons», d'autres ont reproché la mauvaise foi et la «faiblesse de l'argumentation»... Bref on a jasé. C'est que, sous prétexte d'en finir avec «les ennemis de la télévision» et «l'antiaméricanisme», Martineau et Roy vilipendent les intellectuels québécois. Auraient-ils raison ?

Les vertus du petit écran

Richard Martineau a fini par se lasser de voir la télévision accusée de tous les péchés, de tous les problèmes sociaux : «Ce rituel commence à sentir mauvais. Ce qui n'était qu'un passe-temps pour intellectuels en mal de cause est en train de se transformer en véritable religion, et les fidèles de la lutte anti-télévisuelle ressemblent de plus en plus à des fanatiques aveugles et hypocrites.» Le journaliste a donc enfourché sa Rossinante et entrepris une croisade qui, souhaitons-le, fera réfléchir toutes les Virginie Larivière de la terre (qui se bat, elle, contre la violence à la télé).

À première vue, les idées de Martineau sont, pour l'essentiel, incontestables. La télé est capable du meilleur comme du pire. Exemples à l'appui, le journaliste énonce les apports positifs du petit écran : outil d'éducation, fenêtre ouverte sur le monde entier, il est aussi «l'un des principaux garde-fous de notre démocratie» (vrai : le simple fait de voir la tronche de nos dirigeants a changé bien des choses). Certes il y a les *soaps* et autres émissions débiles; mais la télé nous a également donné les *Apostrophes* (qui a eu pour effet, on ne le

répétera jamais trop, d'accroître la vente des livres), *Bouillon de culture*, *Twin Peaks*, *The Macneil / Lebrer News Hour*, *L.A. Law*, *Late Night with David Letterman*...

Mais pour accéder à toutes ces merveilles télévisuelles, il faut être câblé. Faute de moyens sans doute, la télé québécoise, elle, frôle souvent l'horreur absolue. Claire Lamarche imite Oprah Winfrey ; nos *quiz* sont importés des États-Unis (et rapportent infiniment moins d'argent : on va faire l'idiot à *La guerre des clans* pour 2000 \$); *Croque-Monsieur* et *Croque-Madame* sont des clones grotesques de *Frou-Frou*; nos téléromans sont politiquement corrects; la plupart de nos émissions soi-disant éducatives, y compris celles de Radio-Québec que Martineau connaît bien, sont infantilissantes... Le pamphlétaire ne le dit pas assez. En outre est-ce bien sûr, comme lui l'affirme, que les télédiffuseurs, motivés par les seules cotes d'écoute, donnent au bon peuple ni plus ni moins que ce qu'il demande ? Il y a fort à parier que les 900 000 personnes qui regardent, l'été, les vieilles reprises de *Lassie* regarderaient n'importe quoi d'autre.

Notre pamphlétaire «oublie» par ailleurs quelques graves dérapages de la télé : l'entrevue truquée de Patrick Poivre d'Arvor avec Fidel Castro et, pire encore, les charniers humains qu'ont dévoilés aux caméras les auteurs du coup d'État roumain de 1989. Ces charniers n'en étaient pas, on l'a découvert plus tard; l'honnêteté intellectuelle commandait à Martineau de parler de ce qui reste à ce jour l'un des meilleurs exemples de manipulation télévisuelle.

Les dérives des intellectuels

Mais la télé est, et restera : ceux qui la condamnent le savent bien; et parce qu'elle est jeune encore, tout porte à croire qu'elle s'améliorera (même si Vidéotron, avec cette expérience ahurissante de bêtise qu'est



Vidéoway, semble s'acharner à nous convaincre du contraire). Richard Martineau gagne par défaut, pourrait-on dire, et c'est sans doute pour cela que son invective finit par tomber à plat (ou tourner à vide). Il y a davantage de matière chez Mario Roy.

À bas l'antiaméricanisme

L'antiaméricanisme, constate Mario Roy d'entrée en citant des auteurs du XVIII^e et du XIX^e siècle, est probablement né le 4 juillet 1776, date de la déclaration d'indépendance des États-Unis. Il est opportun de rappeler l'analyse de l'auteur de *Pour en finir avec l'antiaméricanisme* :

Cette doctrine prit d'abord forme chez les nobles et les bourgeois britanniques, qui ne réussirent pas, malgré la guerre qu'ils entretenirent contre les Américains, de 1775 à 1782, à ramener à leur botte la première colonie européenne qui ait exprimé le désir de se soustraire à la tutelle métropolitaine. Circonstance aggravante, les Américains manifestèrent par la même occasion l'intention d'instituer chez eux un système politique égalitaire tenant pour nuls et non avenues les privilèges, toujours de rigueur en Europe, de la classe dirigeante.

Cette xénophobie se manifeste au Québec dès les débuts de la vie littéraire; elle se cristallise dans sa forme moderne à la fin des années quarante en Europe, dans les années soixante-dix ici. Ce sont d'abord

«les intellectuels français (inspirés par leurs confrères allemands) avec à leur tête Jean-Paul Sartre, dont on sait aujourd'hui qu'ils ont réussi pendant près d'un demi-siècle à se tromper sur tout, tout le temps», écrit encore le responsable des pages culturelles du quotidien *La Presse*, qui ont amorcé le mouvement. Ici, les syndicats — qu'on se rappelle des manifestes tels *Ne comptons que sur nos propres moyens* (CSN) et *L'école au service de la classe dominante* (CEQ) — et nos élites intellectuelles «canadiennes-françaises» ont pris le relais. D'où le caractère fortement anti-intellectualiste de cette charge.

Du coup, des membres de ce que Roy, faisant ainsi allusion au complexe militaro-industriel américain, appelle joliment «le complexe intello-universitaire» — il a un «organe quasi officiel» : *Le Devoir* ; des satellites : les «revues subventionnées» (elles sont un des grands boucs émissaires de *La Presse*, par les temps qui courent; ça finira bien par passer); quelques maîtres à penser, dont Jean Larose —, se sont émus. Pierre Bourgault — qui intimait à Mario Dumont de se taire, arguant que le jeune homme n'avait pas l'âge requis pour participer aux débats de société — a même avancé que le journaliste devrait être viré. Ces réactions peu démocratiques valent d'être rapportées, car c'est justement ce que Mario Roy attaque : cette propension des intellectuels «bourgeois» (M. Roy me pardonnera de souligner son emploi de termes associés au vocabulaire marxiste), proches ou partie prenante de l'*establishment*, à céder à «la tentation totalitaire» à tout moment, mais surtout dès que leurs privilèges sont ébranlés.

Nos intellectuels bourgeois sont donc les grands tenants du discours antiaméricain. Discours, dit Mario Roy, qui se nourrit d'*a priori*, de mauvaise foi et de malhonnêteté intellectuelle. Ainsi ces gens «qui vont se cacher en banlieue (lorsqu'ils délaissent Outremont pour cause de Juifs)» aiment à parler du fascisme qui menace les États-Unis; or, c'est «l'un des rares pays où le fascisme n'ait à aucun moment triomphé. [...] En août 1992, alors que des esprits éclairés le voyaient poindre sur la rive ouest de l'Atlantique, le fascisme réapparaissait dans sa version la moins subtile en... Europe, l'Amérique se préparant pour sa part à élire le démocrate Bill Clinton.» De ces faits simples qui demandent apparemment à être rappelés, Mario Roy propose tout un florilège où la culture et l'art occupent, comme on pouvait s'y attendre, une place de choix.

L'idée-force de *Pour en finir avec l'antiaméricanisme*, c'est au fond «le grand mensonge des intellectuels» (titre d'un essai de Paul Johnson dont la traduction a été publiée par Robert Laffont en 1993) que Mario Roy dénonce avec fougue. Et sur un ton ! C'est sarcastique, c'est souvent drôle, bref c'est un pamphlet en bonne et due forme (ne me gênent donc pas les arguments qui seraient balancés de façon quelque peu expéditive; tant mieux si ceux-ci sont précisés, nuancés sur la place publique). Me gêne toutefois l'argument, que Roy semble faire sien, selon lequel capitalisme et démocratie sont synonymes. Dérange aussi un côté «chasse aux sorcières» du pamphlet : Mario Roy ne fait pas de détails, et j'aurais apprécié qu'apparaisse plus clairement sa réflexion — il est à souhaiter qu'il en ait une — sur la fonction, essentielle, on ne m'en fera pas démordre, des (vrais) intellectuels dans la société. Les intégristes ne s'y trompent pas, eux, qui savent que le rétablissement des dictatures commence par l'assassinat des intellectuels.



Josée Richard, Gilles Devault, *Corpus Rhésus Danse*. Photo : Yves Brodeur

Création littéraire et visuelle

Le Sabord